

Entre les « faits » et le « droit » sommes-nous déjà dans la « science fiction » ?

France Delville

*Si dans l'Histoire des
« Structures élémentaires de la
parenté », ici et ailleurs,
aujourd'hui et hier, on peut
trouver tout et son contraire, ce
qui est interdit ici est permis là, les
règles sont diverses, contradictoi-
res, (la nature a des lois, la culture
des règles, dit Levi-Strauss), et si
l'humanisation, avec son hiatus le
délire, est effectivement, comme dit
Lacan, un rapport entre réel, ima-
ginaire et symbolique, quels sont
les repères pour ne pas
être totalement
dans le délire ?*

*C'est cette réponse qu'ont
tissée les mythes : pour que le
parlêtre puisse ne pas être trop
« malade » du Réel.*

*Sommes-nous en train de
tisser un nouveau mythe ?*

Ce travail est une réflexion très cir-
conspecte autour du nouveau pan-
orama social concernant le couple
et la procréation, réflexion visant à savoir jus-
qu'à quel point le règlement des « problèmes du
quotidien » annoncé par les Pacs, Pucs, Pics etc.,
et les solutions « scientifiques » (PMA) appor-
tées au désir d'enfant des uns et des autres pou-
vait s'étendre, sans basculer vers... un monde
qui ne serait plus « humain », au sens où cette
définition n'a cessé de travailler l'humanité. J'ai
cherché une espèce « d'invariant éthique ».

A ce propos, la réédition du « *Discours aux
Catholiques* » de Lacan (du 23 mars 1960 à
Bruxelles), vient à pic. En tête il pose la ques-
tion : « *La psychanalyse est-elle constituante
pour une éthique qui serait celle que notre temps
nécessite ?* »

Il cite d'emblée Freud (Malaise dans la
Civilisation), cherchant à partir de quoi le « vivre
ensemble » serait possible, avec la question du
« aime ton prochain comme toi-même ». « *C'est
donc du poids de l'amour qu'il s'agit* », dit
Lacan. « *Freud sait en effet que l'amour de soi
est bien grand, il le sait supérieurement, ayant
reconnu que la force du délire est d'y trouver sa
source. Sie lieben ihren wahn wie sich selbst,
Ils aiment leur délire comme soi-même* », a-t-il

écrit. « *Cette force est celle qu'il a désignée sous le nom de narcissisme. Elle comporte une dialectique secrète où les psychanalystes se retrouvent mal. La voici. C'est pour la faire concevoir que j'ai introduit dans la théorie la distinction proprement méthodique du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Je m'aime moi-même sans doute, et de toute la rage collante où la bulle vitale bout sur elle-même et se gonfle en une palpitation à la fois vorace et précaire, non sans fomentation en son sein le point vif d'où son unité rejaillira, disséminée de son éclatement même.* » Lacan décrit ainsi Eros, la libido, au service de l'Espèce d'abord, et il poursuit par l'idée que ce moi auquel nous sommes attachés par « concupiscence mentale », ce n'est pas le corps organique, mais une image, une Gestalt, « *il est beau, il est grand, il est fort, il l'est plus encore d'être laid, petit et misérable* ». Car, dit-il, « *je m'aime moi-même en tant que je me méconnaissais essentiellement, je n'aime qu'un autre, un autre avec un petit a initial, d'où l'usage de mes élèves de l'appeler le petit autre. Rien d'étonnant à ce que ne soit rien d'autre que moi-même que j'aime dans mon semblable.* »

Si légiférer au nom de l'amour, de la solidarité, de la justice, est sujet à une telle fonction de méconnaissance, quel écart doit-on maintenir, avec précaution, entre la Demande et le Droit, entre le Besoin — la Pulsion — et les Règles ?

J'ai conscience que cela paraît mal venu, pessimiste, d'intervenir ainsi dans les bonnes intentions, mais ce « pessimisme » est celui de la position psychanalytique (le « doute » imposé par l'Inconscient), et c'est avec ce souci de l'inconscient que je vais tenter d'examiner les nouvelles règles, PACS, PUCS etc. Ce qui signifie : qu'est-ce donc qui se joue au-delà du langage, sur « l'autre scène ? »

Si dans l'Histoire des « Structures élémentaires de la parenté », ici et ailleurs, aujourd'hui et hier, on peut trouver tout et son contraire, ce qui est interdit ici est permis là, les règles sont diverses, contradictoires, (la nature a des lois, la culture des règles, dit Levi-Strauss), et si l'humanisation, avec son hiatus : le délire, est effectivement, comme dit Lacan, un rapport entre réel, imaginaire et symbolique, quels repères pour ne pas être totalement dans le délire ? C'est cette réponse qu'ont tissée les mythes : pour que le

parlêtre puisse ne pas être trop « malade » – du Réel.

Pour chercher l'invariant en question, j'ai tenté de ne renoncer à aucune question, explorant ce sur quoi pouvait compter, in fine, une réflexion sur de « nouvelles structures élémentaires de la parenté », et à travers le vocabulaire de l'époque, et avec l'hypothèse, optimiste cette fois, qu'un homme nouveau se cherchait.

Sommes-nous en train de tisser un nouveau mythe ? D'un côté les mythes sont une production spontanée, glissant les uns sous les autres comme des plaques tectoniques, mais peut-être aujourd'hui sur un autre mode, c'est à voir. Par contre, M. Eribon, ami de Michel Foucault, qui insulte ceux qui seraient contre le mariage et le droit à la procréation des homosexuels – il a déjà, lui, sa solution — défie les psychanalystes d'inventer un nouveau mythe.

C'est être très ignorant de la manière dont se constituent les mythes, puisque la pensée consciente, dit encore Levi-Strauss, n'intervient pas dans la construction collective des mythes. Un individu ou un groupe ne peuvent « vouloir » construire un mythe. Même le *mythe individuel du névrosé* se tisse dans l'inconscient, et pourtant la force du désir y est plus centrée.

Qu'est-ce donc qui semble avoir changé par rapport à l'Histoire ? Les mythes ont l'air de se frayer un chemin d'une façon plus *disséminée* comme le narcissisme, après tout : « fomentation en son sein le point vif d'où son unité rejaillira, disséminée de son éclatement même », ce n'est plus sur le mode d'une fiction transmissible, style tradition orale des peuples sans écriture, notre fiction à nous est éclatée, véritable réseau, Internet, tout le monde donne son avis et, aujourd'hui, chacun veut décider de ce qui serait ou non la norme.

Je ne sais — c'est trop tôt — si c'est bien ou mal. Mais dans ce nouveau tissage, les « médias » sont partie prenante. Alors sont-ils la nouvelle *palabre*, où s'élaborerait un nouveau *droit coutumier* ? Notre société occidentale a-t-elle gagné à en sortir, du droit coutumier, ou bien la *psychologie des masses* façonnée par les Lumières cherche-t-elle à se ressourcer sur un mode tribal ? Un tribal résistant à une mondialisation éprouvée comme *perte d'identité*, dit le fantasme ?

Pourtant, ce qui est manifeste, c'est que, face aux médias, le « sujet » a intérêt à ne pas être trop vulnérable à la puissance fantasmagorique, à l'hypnose, pour éviter trop de déréalisation, risquant de retomber d'un coup dans le sentiment infantile de toute-puissance, par régression non repérée. Dans le cas, bien sûr, où il l'aurait dépassée, cette toute-puissance. Les repères qui sautent, les repères imparfaits, construits par un symbolique imparfait, mais pour quel « nouveau monde », quel Eldorado ?

En cette année du Brésil il faut lire « *La nostalgie des Origines* » de Mircea Eliade, chapitre VI, « *Paradis et utopie : géographie mythique et eschatologie* », où Eliade note en 1969 l'intérêt pour les origines du monde occidental récent, Etats-Unis et nations d'Amérique latine, « qui trahit chez les intellectuels de ce continent le désir de revenir en arrière et de retrouver leur *histoire primordiale*, leurs *commencements absolus*. »

Et Eliade de noter, dans la masse des ouvrages parus vers cette époque, la fréquence du mot « paradis », et de montrer ensuite la nature eschatologique de la colonisation de l'Amérique du Nord par les pionniers, état d'esprit qui donnera naissance à la notion de « Paradis américain », mythe du progrès indéfini, culte de la jeunesse et de la nouveauté. Christophe Colomb ne doutait pas de s'être approché du Paradis terrestre, et, dans son « Livre des Prophéties », faisait précéder la fin du monde de la conquête d'un nouveau continent, conversion des païens, destruction de l'Antéchrist. Au Prince Jean il affirme : « *Dieu m'a fait le messager d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre, dont Il avait parlé dans l'Apocalypse de Saint Jean, après avoir parlé par la bouche d'Isaïe, et Il m'a montré le lieu où le trouver* ».

Les premiers colons, venus d'Europe, verront l'Amérique comme le pays où ils pourront renaître, où tout est « nouveau » : New England, New York, New Heaven, Nouvelle-Angleterre, décrite *semblable au Jardin d'Eden*, où les perdrix sont si grasses qu'elle ne peuvent plus voler, et les dindes grosses comme des brebis. Il y aura la *nostalgie adamique* de Thoreau, et Whitman (*Je suis divin, au-dedans et au-dehors, et je me rends sacré quoi que je touche*), ce que Lewis

reconnaît comme un *narcissisme adamique*, expliquant que l'image d'un Adam américain est tenace, et à quel point est profonde la croyance en l'idée que l'humanité tient, en Amérique, son unique chance de recommencer l'HISTOIRE À ZÉRO.

Autre exemple d'Eliade, les Indiens Guaranis depuis toujours à la recherche du Paradis perdu, et découverts en 1912 par l'ethnologue brésilien Curt Nimuendaju au moment où ils sont déçus de ne pouvoir s'envoler vers « Notre Grande Mère », persuadés que ce sont les vêtements et la nourriture européens qui les ont *alourdis*. Alfred Métraux confirmera que la « Terre-sans-mal » leur est devenue inaccessible.

Notre éthique occidentale – en tous cas la psychanalyse — est sortie il y a un certain déjà de l'idéalisme d'un monde où le mal pourrait être supprimé – ainsi que la Mort, d'ailleurs – sauf à fabriquer un robot, parfaite mécanique de notre rêve d'échapper, par le déni, à l'ambivalence qui œuvre dans l'inconscient au nom de l'amour/haine, et d'Eros/Thanatos. L'hainamoration fondatrice. C'est au nom de ce réel de l'humain, et non du Robot, que la question du « paradis » m'est apparue. L'écrivain japonais Kawabata a eu cette phrase extraordinaire :

« *Il ressentit ce qui était peut-être un frémissement de l'amour pervers que nous porte le paradis* ».

Pourquoi « amour pervers » ? Parce qu'appartenant au monde du pervers polymorphe dans lequel une opération de coupure est censée venir trancher, entamer, pour que « l'autre » existe. C'est après tout ce qu'enseigne la Genèse dans le livre fondateur du monde occidental, l'Ancien Testament, évoquant un premier humain, Adâm le Glébeux, androgyne, avant qu'il ne se divise en Ish et Isha, l'homme et la femme. L'androgyne d'avant la séparation, d'avant l'Autre.

Mais s'il faut « repartir de zéro », comme semble le dire l'air du temps, déniait sans les connaître les raisons de ce qui existe avant lui, quelles sont ces raisons ?

Les raisons de la sexuation telle qu'elle est prise en compte depuis des milliers d'années, entre pulsion et traitement de la pulsion. Les nouveaux arrangements sont-ils vraiment nouveaux, ou bien projection de vieilles pulsions

auxquelles, pour la première fois, on donnerait le pouvoir? « On », c'est-à-dire le fantasme. Tout le monde et personne.

Si aucun Sens ne préexiste à l'humanité, sauf de manière religieuse, et si seule une Ethique s'est sans cesse constituée pour entamer la pulsion, il nous faut « repartir à zéro », et examiner avec le minimum d'idées préconçues les combinaisons diverses qui ont été mises en œuvre pour définir le couple, la famille, le sexe.

Le livre de Marcela Iacub, juriste d'origine argentine, « L'empire du ventre. Pour une autre histoire de la maternité » (Fayard), nous renseigne entre autres, travail très sérieux sur le vieux débat entre « chair et filiation », où j'ai retrouvé une phrase: « *ENTRE LES FAITS ET LE DROIT* », qui m'avait déjà intéressée dans la bouche d'Elisabeth Guigou en juin 2000: « *Ne confondons pas les faits et le droit* », concernant les propositions de Cucs, Pics, Pacs et autres contrats. Phrases qui peuvent être ainsi traduites en termes psychanalytiques: Ne confondons pas le symbolique et le réel (assorti de l'imaginaire qui croit s'en saisir et lui court après).

« L'empire du ventre » est le descriptif des incroyables variations du droit autour du mariage, de la procréation. Ce qui nous semble « évident » ne l'est pas, nous ne savons pas sur quoi sont assises nos pratiques les plus *spontanées, naturelles*.

Le livre de Marcela Iacub commence par une citation de Thomas Bernhard (« Maîtres anciens »): « *On fait seulement croire aux mères qu'elles mettent les enfants au monde, c'est du ventre de l'Etat que sortent les enfants, voilà la vérité* ».

Pourtant, « *Mater semper certa est, pater quem nuptias demonstrant* », « *la mère est toujours certaine, le père est celui que le mariage désigne* », car l'accouchement est une évidence, se voit à l'œil nu. Wittgenstein le dit: « *La mère est la mère, cela se voit. Pour le père c'est différent* ».

Marcela Iacub écrit: « *Toutes nos louables intentions de renforcer le lien des pères avec les enfants viennent secrètement buter sur ce sous-entendu: quoi qu'on fasse, on n'empêchera pas que la maternité soit plus forte, plus incontestable, plus insondable, parce qu'elle opère dès les premières secondes où l'embryon commence ses*

divisions cellulaires, parce qu'on n'a pas besoin, surtout, de raisonner pour l'établir ».

On a pu imaginer des fécondations mythiques, par le vent etc., mais l'accouchement, lui était visible.

La première partie de mon hypothèse tire les conséquences de ce fait: « Quoi qu'on fasse, on n'empêchera pas que la maternité soit plus forte, plus incontestable, plus insondable ». Cette disparité ne peut être sans conséquence sur la différence sexuelle, non pas naturelle, mais culturelle, ressaisie dans des buts. Et des buts pas si avouables que cela: la rivalité, la haine.

Face à cela — seconde partie — c'est le Symbolique, l'Interdit, qui ont tenté, et tentent sans cesse, de transformer cette haine en Alliance, Don, Réciprocité, et c'est justement l'entame, le manque, l'exogamie qui viennent, face à cette rivalité, tenter de faire du lien: *sum-bollon*. Unir avec une coupure au milieu. La castration freudienne en est le terme psychanalytique.

Mais il ne faut pas croire que cette valeur puisse se plaider directement. Elle s'est ancrée dans la nuit des temps, et autour de l'inconscient, comme l'explique Levi-Strauss au sujet des Bororo: autour d'une « case vide », par le lent travail d'une mémoire collective structurante qui se dit à travers des énigmes, on n'est pas du tout là dans le social tel que nous le concevons aujourd'hui, arrangement dans le manifeste au mépris du latent, pour résoudre des problèmes pratiques. Cette « entrave » qu'est le Symbolique — l'Interdit — quelle chance a-t-elle sur le ring d'aujourd'hui, face à ce « sans entrave », et à ce « enfin, plus de castration », qui procurent un tel soulagement général?

Dans le face-à-face, dans le langage, explique, l'argument de la castration ne tient pas. Il ne tient qu'au nom de l'inconscient, qu'au nom du principe éthique, la loi symbolique, de séparation, qui, elle, sait que l'inconscient veut jouir absolument.

Sachant que ladite castration, le Manque, ne s'accueillent pas comme cela, on le voit bien avec l'enfant, nous pouvons entendre résonner dans les mythes grecs et autres rituels archaïques que cela avait déjà été traité: la rivalité, et le désir d'échapper au dit Manque en refusant de renoncer au sexe de l'autre.

La différence sexuelle n'est pas un état de fait, n'est pas une identification simple à son propre sexe, c'est, par le négatif: tu n'auras pas l'organe de l'autre, en tant que réel, le Réel lui-même, ne l'oublie pas, te refuse toute totalité, te refuse la toute-puissance, sur lui, le réel, qui te commande. Mais tu ne le sais pas. Prive-toi donc de ton rêve, et dans cette opération de renoncement, tu vas sortir de l'enfance, et grandir.

Retour à zéro? Il nous faut donc découvrir, ou redécouvrir, que c'est à partir du « don », d'accoucher, de ce Pouvoir, ce Phallos (Φάλλος, emblème de la génération, dit le dictionnaire de grec, Φάλλαινα (Phallaina) étant la baleine, mais aussi le phalène, un papillon, c'est-à-dire qu'un animal obèse, enflé de puissance, peut être aussi une petite flèche vulnérable, aveuglée par la lumière et aveuglante par la rapidité de sa course, son évanescence, ce qui rejoint le *fascinum* latin, d'abord *charme*, *maléfice*, ensuite *membre viril*. Avec une majuscule: *Fascinus* = *Phallus*. Oui le phallos grec était porté sous forme de pénis géant au cours des cérémonies, mais déjà par quel *charme* le seul emblème de la génération était-il le pénis, alors que la génération était manifestement produite par l'accouchement? Ce charme-là, pour fasciner, au fondement de la civilisation, est à interroger. Et dans quantité de rites autour de la circoncision, subincision, transvestisme etc. qui, comme l'interdit, ont été universels. L'on pourra y découvrir que le *phallus* sépare bien, divise, au sens de la psychanalyse, mais conjointement au fait, que décrit aussi la psychanalyse, qu'il a divisé les hommes et les mères, dans la rivalité.

Mais d'abord les effets. Comme dans une élaboration à partir de l'inconscient, il faut partir de l'actuel, et remonter à la source. L'actuel, ce sont les Textes, la complexité des arrangements du point de vue du Droit.

En montrant les avatars compliqués, variés, contradictoires, du droit, droit romain, Code Civil de 1804, loi de 1973, le livre de Marcela Iacub nous invite à revisiter les liens de parentalité. Cela a été fait tout au long de l'Histoire. Avec des paradoxes, un exemple, sous le Code Civil, une femme mariée stérile peut déclarer accoucher d'un enfant qu'elle n'a pas

porté, l'enfant est né du mariage et pas de la mère. Façon de « dominer les caprices impitoyables de la nature ». Le code de 1973, veut de la « vérité ». Une femme qui fait cela est aujourd'hui poursuivie.

Ainsi: « *Curieusement, le nouveau Code semble s'être inspiré du vieux fonds canonique dans lequel les législateurs de 1804 voyaient le sommet de l'obscurantisme. Le Doyen Carbonnier, l'un des principaux artisans de la réforme de 1972, affirma qu'elle s'est inspirée du droit de l'Ancien Régime en ce qui concerne la filiation naturelle, tournant le dos aux principes volontaristes de la Révolution, et Jean Foyer, le garde des Sceaux de l'époque, le dit plus brutalement: Il faut revenir à cette idée sage et simple que la filiation, c'est d'abord un fait, une réalité physiologique. N'est-il pas quelque peu abusif de laisser ce fait dépendre exclusivement de la volonté, soit des parents, soit même de l'enfant?* ».

« ENTRE LES FAITS ET LE DROIT (1), il y a un saut à jamais irréparable: on n'est jamais tenu d'inférer telle ou telle obligation de tel ou tel fait constatable »

Le Code Napoléon aura donc été attaqué comme un texte qui mettait le mariage sur un piédestal, mais il offrait cet avantage de mettre « les volontés humaines au-dessus des faits naturels et des valeurs religieuses », état d'esprit venu de la Révolution qui avait voulu « fonder les filiations non pas sur les vérités de l'engendrement, c'est-à-dire en fait sur les comportements sexuels des individus, mais sur la volonté ».

« *Cette révolution s'est faite au nom de l'émancipation des femmes. Pourtant celles-ci y ont perdu une liberté que leur assurait le Code Napoléon: celle de devenir mère sans accoucher d'un enfant.* »

Le symbolique était plus puissant que le réel. Mais si la Science donne à toute femme, même stérile, même ménopausée, le pouvoir d'accoucher, on repousse assez loin l'impossible. Question: où sera la limite, et posée au nom de quel principe, convaincant?

Un aspect symbolique longuement plaidé était que le père était celui qui aimait, élevait. Aujourd'hui, Mathieu Carrière se fait le porte-

parole des pères européens (suédois, allemands, anglais, portugais), avec congé-maternité (4 à 12 mois) pour pouponner, c'est ce qui est montré par les médias, fondé par la législation. Sauf que ce père n'a plus le choix, il faut l'y obliger, même s'il a envie de rester au bureau. L'obliger, dit l'acteur, par une loi. Cela fait un peu froid dans le dos.

Mais ce désir de légiférer sur le moindre des comportements (comme dans Orwell?) date déjà des Pacs, Pucs, Pics, etc. c'est la volonté de résoudre les *problèmes du quotidien*, c'est exprimé. Lorsque j'ai pris connaissance de ces projets, je n'avais pas encore vu Mathieu Carrière se mettre en colère à l'idée qu'un père puisse refuser de donner le biberon et promener son fils en poussette puisque l'Etat lui offrait un congé pour ça. Ce père n'a donc plus le choix, il est obligé de jouir de tous ces avantages pour lesquels certains se sont battus. Et ce qui couve depuis une quinzaine d'années à propos de la procréation m'avait déjà fait pensé au « Bonheur insoutenable » d'Ira Levin, auteur aussi de « Rosemary's baby »: dans le futur, les nations ayant enfin aboli les guerres et la misère, gouvernés par un ordinateur géant, les humains, sont, à l'aide d'un traitement hormonal mensuel adéquat, uniformisés, privés de toute pensée originale. Et, comme dans toute science-fiction, un jeune homme va retrouver au fond de lui la mémoire de ce que peut être un sujet, et se révolter.

Uniformisation, peut-on demander, alors que la demande générale est de résoudre tous les problèmes particuliers? De les recenser? Oui, la justice, l'égalité, la solidarité demandent que la collectivité résolve tous les problèmes quotidiens et autres, et même celui qui a été, dans les temps anciens, objet d'une terreur sacrée, la procréation, *chose* (Lachose) censée être celle qui échappe le plus, et qui demandait à l'individu d'entamer sa toute-puissance pour faire place à l'autre (l'Autre). Y COMPRIS CELA doit être « géré ».

Marcela Iacub écrit que nous avons suffisamment de pain sur la planche avec l'Occident pour ne pas nous donner la peine d'aller chercher dans l'ethnologie. Pourtant les diverses institutions tribales se révèlent très proches des « nôtres », et peuvent donc les éclairer. Ainsi lorsque Catherine Labrusse-Riou explique que le

droit du mariage en Europe a commencé sa carrière au sein de religions ancestrales, puis qu'il y a eu séparation de l'Eglise et de l'Etat dans le monde chrétien, sans empêcher le mariage de rester monogame ou polygame, indissoluble ou non. Il y eut même une époque où le droit canonique considérait le mariage comme un contrat informel, sans prêtre, suffisaient le consentement des époux et l'acte de chair. C'est en 1563 que le Concile de Trente imposa un curé et deux témoins, pour que l'Eglise puisse contrôler, poursuivre les clandestins. Les interdits matrimoniaux étant l'exigence d'une différence des sexes entre époux, un âge légal, 15 ans/18 ans, un contrôle médical, et prohibition de la polygamie et de l'inceste. La monogamie, venant du droit romain, puis canonique, avait pour but de s'opposer aux systèmes polygamiques islamiques, africains, orientaux. Le droit civil actuel interdit, sans possibilité de dispense, le mariage entre ascendant et descendant, frère et sœur par le sang. Cela s'appelle l'interdit de l'inceste. Pourquoi s'est-il donc maintenu? Question qui semblait absurde hier, devant l'évidence de sa nécessité, qui ne l'est plus tant que cela lorsque des projets titillent l'idée que frères/sœurs, oncles/nièces etc. (tantes/neveux, tantes/nièces etc.) puissent se pacser, à quand le pacs père/fille, mère/fils etc. Ce *et cætera*, évidemment fait question.

Levi-Strauss aussi vient à point pour préciser que l'interdit de l'inceste est universel en tant qu'il engage à une exogamie, pour créer de l'échange et de la réciprocité, mais que l'énoncé de ce qui est permis ou interdit varie grandement, ce qui est incestueux ici est permis là. Ce n'est pas le contenu qui est universel, mais le principe qu'il y a de la CONTRAINTE. A cause du DON: s'entamer d'un bien pour l'offrir à l'autre et réciproquement, c'est offrir une alliance, pour faire la paix, pouvoir vivre ensemble. L'interdit, donc, qui serait universel, prouverait que le vivre ensemble n'est possible qu'au prix d'une perte de chacun. La toute-puissance serait un handicap. L'interdit comme PAS/TOUT.

La toute-puissance comme stade infantile. L'humanisation était définie comme possibilité de franchir des stades, faire le deuil de l'enfance. La toute-puissance n'étant pas de vouloir le pou-

voir, dans le réel, dominer autrui, le commander, cela, c'est secondaire, la toute-puissance première du nourrisson, c'est l'idée fausse que le monde entier a été créé pour lui, qu'il est une part de lui-même. Identification au Tout. Tout va vers lui, tout part de lui, tout est LUI. L'interdit signifie : une part est à l'Autre.

L'interdit de l'inceste je l'ai même trouvé dans le Bardo-Thödol, dit *livre tibétain des morts*, VIII^e siècle, guide de voyage pour que le mort puisse se repérer parmi les pièges de l'illusion et éviter de renaître, puisque la naissance fait errer dans le cycle des existences, donc dans un océan de souffrances. Au moment où il faudrait que se produise la « clôture de la porte de la matrice », le mort est poussé à reprendre forme, et doit résister, en renonçant à la haine et à la convoitise. Textuel. Du Mélanie Klein avant la lettre. Des visions lui apparaissent alors d'un homme et une femme s'unissant, et s'il ne peut résister à ré-entrer dans la matrice, s'il y est jeté, s'il est du sexe masculin, il éprouve immédiatement un sentiment de haine envers son père, une attirance jalouse envers sa mère. S'il est de sexe féminin, c'est l'inverse.

Il ne s'agit pas ici d'un interdit propre à structurer des tribus, mais, du point de vue moral, spirituel, de surmonter l'épreuve de s'interdire la pulsion de s'unir au premier sexe opposé rencontré, le père, la mère. Suspendre son désir, donc, et le faire advenir dans un système symbolique humanisant, plus tard. Pas tout, tout de suite.

Ce rapport à un Symbolique structurant au-delà de la suspension du désir serait-il, pour l'homme moderne, obsolète ?

Et le danger n'est-il pas, au-delà de nouvelles définitions possibles du moral, ou du spirituel, d'une perte de repères infiniment pathogène ? Si le réel nous castré (Freud, Copernic, Darwin, et l'inconscient), ce qui est appelé niveau moral, spirituel, n'a-t-il pas été élaboré pour pouvoir *supporter le Réel*, c'est-à-dire ne pas devenir psychotique ?

Chez les Dogons, peuple d'agriculteurs qui, entre le XII^e et le XV^e siècle, pour échapper à l'islamisation, vinrent occuper au Mali la Falaise de Bandiagara et la plaine du Séno qui s'étend jusqu'au Burkina Faso, l'acquisition

d'un corps en bonne santé est indispensable, bonnes articulations, surtout bonnes clavicules, qui suspendent le squelette et sont les réceptacles des 8 graines cultivables, insufflant l'énergie vitale, offertes par Amma, dieu suprême. Si le corps se porte bien, c'est que rien n'est venu déranger les principes vitaux contenus dans les clavicules, tout désordre au contraire est associé à une RUPTURE D'INTERDIT qui peut engendrer la maladie et la mort. Un manquement grave n'est pas puni par une répression extérieure au corps, mais par un désordre intérieur. Le corps est l'un des thèmes les plus fréquents de l'iconographie Dogon, avec les génies Nommo, ou le génie Nommo, jumeaux primordiaux ou principe androgyne (l'union parfaite, l'unité idéale, dont parle Marcel Griaule avec Ogotemméli), attributs masculin et féminin, barbe, seins, pénis, une âme double est donnée aux hommes, et seules la circoncision et l'excision permettent à chaque genre d'éliminer un résidu appartenant à l'autre sexe, le prépuce, élément féminin de l'homme, le clitoris, élément masculin de la femme, de s'assumer comme homme et femme, et donc pouvoir se marier et procréer.

Cette séparation féconde suit une sorte de faute, par laquelle la perfection d'Amma est mise en défaut. C'est l'un des 8 ancêtres mythiques, responsable de l'apparition de la mort, associé au chacal, aussi appelé « renard pâle », premier fils du dieu suprême qui a commis l'inceste avec sa mère, qui, introduisant la faute, a apporté le désordre dans la création d'Amma. (Article d'Anne-Marie Bouttiaux dans la revue *Art Tribal* d'automne 2004)

Des histoires comme cela il y en a un certain nombre, l'intérêt n'est pas principalement le contenu (il l'est, le mythe est riche de significations), mais c'est bien, selon ce que dit Lévi-Strauss, le fait qu'existe l'interdit, quel qu'il soit.

Lévi-Strauss n'est pas une vérité absolue, les ethnologues ne sont jamais d'accord heureusement, mais il me semble que lorsque qu'il réduit l'interdit de l'inceste à sa fonction d'interdit, évidée de l'imaginaire, il apporte la fonction symbolique réduite à un Principe de Séparation, ce qu'elle est à son fondement. C'est là qu'est sa nécessité. On ne sait pas encore ce qu'on sépare, c'est secondaire, du point de vue du Symbolique. Mais permet de repousser l'Imaginaire, le fantas-

me.

Alors si l'interdit a été fondé comme gage de paix, une dette à payer à la possibilité de vivre ensemble, pourquoi les peuples sont-ils en guerre depuis toujours ?

« *Mater semper certa etc. On croit déceler dans cette vieille formule romaine le témoignage d'une indéradicable sagesse des nations, qui se serait de tout temps inclinée devant l'impérieuse ÉVIDENCE DES FAITS: celle de la dissymétrie existant entre les mères et les pères, telle qu'elle serait induite par la contrainte de la grossesse.* »

Il y a dans ce paragraphe une phrase de Marcela Iacub qui est peut-être une clé, de cette guerre, et qui va rejoindre des décryptages faits en ethnologie, rapportés par Bettelheim, et en mythologie, par Nicole Loraux et Pierre Legendre, dont je parlerai plus tard.

Mais d'abord quelques propositions à l'Assemblée Nationale qui ne sont pas inintéressantes du point de vue de la gestion de tout, gestion du tout, avec en mémoire la phrase d'Elisabeth Guigou: « confondons pas les faits et le droit ».

20 février 1997: Proposition de Loi relative aux droits des couples non mariés.

Exposé des motifs: « *Mesdames Messieurs. Le retard du droit sur les mœurs apparaît aujourd'hui particulièrement évident pour les couples vivant hors mariage. C'est vrai également pour les couples homosexuels (...). L'Etat n'a pas à s'immiscer dans la vie privée des personnes. Son rôle est d'assurer l'égalité de tous et de toutes devant la loi, quel que soit le mode de vie de chaque individu. Il n'y a donc pas lieu de faire une distinction particulière pour les couples homosexuels. La proposition de loi les concerne directement.* »

Et le terme de concubin, dépréciatif, doit être abandonné.

« *Il existe par exemple aux Pays-Bas, au Québec, des contrats-type susceptibles de régir la famille de fait. Le contrat précise qu'il existe entre X et Y une relation affective, qu'ils vivent ensemble depuis telle date, et qu'ils ont un ménage en commun.* »

Le contrat n'est pas laconique comme le mariage, il prévoit tout, les charges, l'achat des articles ménagers, la garde éventuelle des

enfants etc. Il « prévoit tout ». Sans souci du sexe.

La proposition est, textuellement, « *de mettre le droit et le vécu en concordance en choisissant la plus grande simplicité* ».

L'article 2 demande que « *filiation légitime, filiation naturelle, enfant légitime, enfant naturel, légitimisation* » soient remplacé par les mots « *filiation pendant le mariage, filiation hors mariage, enfant de parents mariés, enfant de parents non mariés, reconnaissance légale* ». Du circonstanciel, décrit. Du descriptif. Dans la même logique, tous les enfants ont les mêmes droits concernant l'héritage. Cela paraît admirable, plus juste, évidemment, mais est-ce que d'être conçu pendant le mariage ou hors mariage est si indifférent à des parlêtres qui cherchent le sens de la vie, de leur vie, dans la parole de l'autre, de l'Autre ?

L'article 4 demande que dès lors qu'un partenaire n'est pas engagé dans les liens du mariage, l'union de fait produit tous les effets du mariage en matière de droits successoraux.

Le naturel et le légitime, renvoyés dos à dos, semblent être devenus autant une affaire privée des personnes que le sexe.

23 juillet 1997, concernant les CUCS (contrat d'union civile et sociale).

En 15 ans, le nombre de mariages qui baisse de 30 %, tandis que double le nombre de naissances hors mariage, et, en 1991, deux millions de couples non mariés, plus d'un million de familles monoparentales. Les démographes constatent la difficulté à « *cerner la réalité, à travers les termes de cohabitation, concubinage, union libre, couples non mariés* »

La société française est en retard dans sa législation, il faut étudier, pour les concubins, un contrat de solidarité et d'entraide qui leur donne les mêmes droits qu'aux personnes vivant maritalement.

Cela ne peut se faire entre ascendants et descendants en ligne directe.

23 juillet 1997: le CUS (contrat d'union sociale).

Exposé des motifs: une meilleure égalité entre l'homme et la femme dans le mariage, une liberté de contraception et avortement n'ont mal-

gré tout pas abouti aux mêmes droits dans l'union hors mariage, il faut donc changer la formule de Napoléon : les concubins ignorent la loi, la loi les ignore. Le CUS donne les droits du mariage à ceux qui le signent, sauf aux ascendants et descendants en ligne directe, et entre collatéraux jusqu'au 2^e degré inclus.

Mais c'est possible aussi bien entre deux personnes de sexe opposé ou de même sexe.

Le but étant « *un PROJET COMMUN DE VIE* ».

Il y a donc égalité entre le CUCS et le mariage.

Mais pas concernant l'interdit, qui, dans le mariage tel qu'il a existé jusqu'à présent exigeait la différence des sexes, si le mariage, qui était un dispositif autour de la procréation, levait le tabou de l'homosexualité, ce n'est pas le Cucs qui copierait sur lui, ce serait le mariage qui copierait sur le Cucs : le sexe qui importe peu, en gardant l'interdit de l'alliance entre ascendants et descendants en ligne directe.

10 novembre 1997, PIC (pacte d'intérêt commun):

Cette comparaison est de saison, car, à la Commission, « la question des relations entre les personnes vivant en commun, hors mariage, a systématiquement été envisagée par comparaison ou imitation du statut matrimonial ». La méthode paraît donc réductrice et inexacte, eu égard à la diversité des situations. Or chacun, tout en souhaitant que son expérience devienne le MODÈLE DOMINANT, se réfère étrangement au mariage. [...] Il serait parfaitement INJUSTE de ne retenir que les couples à CONNOTATION SEXUELLE PRÉSUMÉE alors que les avantages revendiqués reposent uniquement sur une COMMUNAUTE DE VIE DONT LA CAUSE ÉCHAPPE AU DROIT et est d'ailleurs totalement invérifiable.

On a glissé, pour l'égalité, des droits du concubin hétérosexuel aux droits du concubin quel que soit son sexe, à l'idée que ce serait injuste de maintenir une norme sexuelle, et que, pour ce faire, la raison de l'association ne regarde pas l'Etat, et que par contre, l'Etat soutient, par le droit même, légitime, et financièrement, toutes ces associations dont la « cause » les

regarde.

Car, deux lignes plus loin : « *ce modèle simple et totalement autonome repose : sur la communauté de vie et la mise en communs de moyens ou de biens.* »

« *Deux personnes physiques qui décident d'organiser leurs relations pécuniaires et patrimoniales en vue d'assurer leur communauté de vie* »

24 janvier 1998 : CUCS au Sénat.

« *... veut-on donner aux êtres qui ont un projet commun de vie la possibilité juridique de le réaliser, ou préfère-t-on les contraindre à biaiser avec une législation INADAPTÉE ?* »

Un projet commun de vie est peut-être différent d'un projet de vie commune, peut-être que l'individualisme est à lire là, ce qui signifierait qu'un « mono », une monade, va désormais s'associer selon des contrats divers, s'associer sans perte, celle qui présidait aux « échanges » et « réciprocités » à l'œuvre dans les « alliances » anciennes.

Une brève histoire du CUCS à travers la Presse de 92 à 98 continue de nous renseigner : encore une fois regret que le CUCS tarde face aux unions libres en progression, il faut que les règles obéissent aux choix de vie. Et là, ceux qui sont en première ligne, ce sont les homosexuels.

« *C'est parce que le CUC est mort sous Rocard et a été définitivement enterré avec l'élection de Chirac à la Présidence, que l'Association AIDES a lancé l'idée du contrat de vie sociale* » (Illico, août 1995)

« *Concubins homo, Saint-Nazaire dit go* » (Libé, 15 septembre 95)

« *Les six arrondissements parisiens dirigés par des élus de gauche ont annoncé hier qu'ils accepteraient désormais de délivrer des certificats de vie commune à tous les couples qui en feront la demande, qu'ils soient hétéro ou homosexuels* » (France-Inter, 21 septembre 95)

« *Vers des couples du 3^e type, le CUC transformé en CUS entre COMPAGNES ET COMPAGNONS fait son chemin* » (Le Figaro, 11 octobre 95)

« *Oui le contrat d'union civile CUC ou si l'on préfère le CUS, bref le contrat-comme-on veut, est un fils authentique de la pensée laïque [...] La façon dont deux êtres humains majeurs*

et responsables entendent régler l'union de leurs deux vies doit être un acte d'ORDRE PRIVÉ [...] L'Etat doit être là pour en faire respecter les termes, non pour imposer une NORME en matière de vie ou de lit » (Nouvel Observateur, mars 1996)

« *Le contrat comme on veut* » est une formule intéressante, c'est peut-être le moment de citer Pierre Legendre, dans sa préface au « *Crime du caporal Lortie* » :

« *En rédigeant l'ouvrage, j'ai plus d'une fois médité le mot de Dostoïevski, expert s'il en est: il est possible de traverser une rivière sur une poutre, non sur un copeau. [...] En cette étude il est question du radeau institutionnel qui permet à l'humain, dans toute culture, de traverser la vie. Prétendre en finir avec une telle exigence, c'est méconnaître l'entre-appartenance des règles de la construction subjective et des montages d'interdit que la société a pour fonction de soutenir par l'édifice symbolique des filiations. Politiquement, c'est ouvrir les vannes des arbitraires familiaux et sociaux, aujourd'hui sous l'étiquette de l'individu auto-fondé et des agglomérats d'individus libérés du tabou, dans l'assurance du bon droit que procurent la bonne conscience démocratique et le biologisme triomphant. A charge bien sûr, pour les propagandes préposées à nourrir ce marché de dupes, de l'impuissance, quand tout le monde se renvoie la balle face aux effets de la destructivité programmée. »*

Plus loin: « *il s'agit de saisir, de l'intérieur, le phénomène de désinstitution. L'étude invite à la réflexion sur le sujet vampirisé, en proie à la détresse de ce que nous appelons froidement « perte de repères ».*

Libération du 2 mai 96:

« *Concubins homos: 243 maires certifient. [...] Premier recensement des villes délivrant des certificats de vie commune [...] et comme le Collectif ne manque pas d'humour, il s'ébaubit par avance à l'idée de voir des maires ouvertement rejeter des personnes pour cause d'homosexualité. Nous nous demandons quel moyen utilisera le maire pour s'assurer de l'homosexualité de l'un de ses concitoyens. On peut en effet vouloir officialiser une vie commune dénuée de*

toute relation sexuelle ».

En tout cas, la SNCF accepte de délivrer des cartes couples quel que soit le sexe. Le Journal le Parisien se réjouit de cette « égalité » Les Lesbian and Gay Pride se réjouissent des droits du concubin... « *les homosexuels ne doivent pas être les seuls à les défendre puisqu'ils seront utiles pour les autres* ».

Dans le Monde du 24 juin 97, Elisabeth Guigou, Garde des Sceaux, ministre de la Justice: « *Les homosexuels ont posé le problème mais ils ne sont pas les seuls concernés [...] on ne peut pas résumer l'union entre deux personnes à la seule institution du mariage* ».

Argument de Jean-Claude Gayssot, député PCF, favorable au CUS: « *Nous ne concevons pas de société réellement libre si chaque individu ne peut se réaliser* ».

Libé de juin 1997: Le CUS, c'est « *la possibilité pour les couples de se constituer libres et égaux* ».

Voix dissonante de Guy Coq, Libération, juillet 1997: « *Tous les amours n'ouvrent pas les mêmes droits, ni les mêmes devoirs. Et les droits au mariage impliquent la responsabilité assumée d'avoir des enfants. Le projet du CUS vide de sens un peu plus la société et la loi.* »

Cela paraît un combat d'arrière-garde, « *la responsabilité assumée d'avoir des enfants* » sort sérieusement du mariage pour aller se nicher dans le monoparental, l'homoparental, et ce n'est pas fini.

Nouvel Observateur, juillet 1997: « *c'est une révolution qu'il suffise d'être deux. Deux personnes, quel que soit leur sexe, peuvent acquérir des droits en matière de logement, sécurité sociale, succession.* »

Non pas le couple, mais la « paire », tourne autour du concret (LOGEMENT, SÉCURITÉ SOCIALE, SUCCESSION), donc à un moment la question des frères et sœurs va se poser.

La phrase: « *la question des frères et sœurs n'est pas tranchée, mais là encore le ministère semble favorable à ce qu'ils puissent contracter* » a été prononcée par le Collectif pour le CUCS, sept. 97, Président Jean-Paul Pouliquen:

« *Il faut que les concubins aient les mêmes droits de mutation avec le conjoint dans l'Education Nationale par exemple [...] la question des frères et sœurs n'est pas tranchée, mais là encore le ministère semble favorable à ce qu'ils puissent contracter* »

Novembre 1997, le même collectif: « *Ce contrat pour deux personnes ayant un projet commun de vie vise à régler des problèmes rencontrés au quotidien de relations ou non-relations sexuelles, couples, concubins hétéro ou homos, ou amis, personnes âgées qui cohabitent, religieuses, frères et sœurs, étudiants... Des « paires ». « Pas plus que les règles du mariage ne fixent celles de l'adoption et de la procréation médicale assistée, le CUCS n'envisage de régler ces questions.* »

Et M. Pouliquen de définir le droit non pas comme ce qui impose des valeurs, mais qui réglemente les choix opérés par la société. La DÉMOGRAPHIE est un élément important de réflexion pour le Collectif: si l'on pouvait reprocher aux homosexuels de nuire au renouvellement des populations, avec l'adoption et la PMA, le problème n'existe plus. (voir plus haut le souci que le mariage se raréfie, à cause de la démographie... c'est donc une affaire réglée).

Et le Collectif continue: « *Si la philosophie, les morales et l'éthique peuvent et doivent conduire à des réflexions idéologiques, le droit doit en rester à l'ordonnance des règles décidées par le peuple. Oui au CUCS.* »

Ce Collectif a réuni des signatures de personnalités marquantes, le peuple a quand même besoin de vedettes, et Mme Tasca auditionne la France entière. On hésite entre l'appellation de CUCS, CUC, CUS, PIC et GIP et PSC (pacte de solidarité civile). L'approche sociale et l'approche fiscale prédominent, certains veulent que cela ressemble au mariage, d'autres que cela s'en éloigne. Il faut maintenir la « paire » frère/sœur, pas question de les exclure. Une phrase intéressante de M. Pouliquen, sur Internet « *Il faut donner les moyens à celles et ceux qui ont un projet commun de vie de pouvoir le réaliser SANS ENTRAVE* » (2)

Que disent les médias ?

Mathieu Carrière est sûr qu'un enfant, peu lui importe d'être dans les bras d'un homme ou

d'une femme, c'est PAREIL, et d'ailleurs, dit-il, ce serait un hermaphrodite, ce serait encore pareil. N'est-ce pas embêtant que des pères deviennent des mères? demande celle qui l'interviewe. « *Non, il vaut mieux avoir deux mères que pas du tout.* »

Dans les documents filmés qui illustrent, le père, c'est celui qui linge, donne le biberon, promène en poussette. Nouveau « repère », un père qui est une mère? Pour ce qui est de la fonction dite paternelle, symbolique, séparation d'avec le Maternel, évidemment la télévision n'en est pas le lieu, donc cette notion-là n'a aucune chance de venir entamer, éclairer, la gestion des biberons, Pampers et câlins. Deux mères, c'est dicible, descriptible, « vérité » de la CHAIR.

L'argument « mieux que rien », on l'entend souvent, pour l'adoption, quel que soit le sexe... Le charitatif, être au chaud, manger, être aimé, du maternel, qui vient prendre toute la place du symbolique.

Le sociologue Luc Boltanski note que, dans l'Histoire, « l'arrangement » autour de la procréation s'est fait sur quatre modes: selon le créateur, selon la parenté, selon l'Etat, selon le dernier-né, le « PROJET PARENTAL ». Projet parental auquel l'Etat n'est pas étranger. (dans « La condition fœtale »)

A travers quelques discours j'ai cherché à repérer « les nouveaux repères »: différence sexuelle niée, procréation en groupe, deux géniteurs hétéros, copains, qui « font un enfant » sans vivre ensemble, le compagnon de l'homme étant un homme. Les deux parents biologiques font une charte de co-parentalité, garde à la mère, séjours de l'enfant chez le père, détails financiers etc. Les trois sont contents, chacun a trouvé une voie d'application de son fantasme solitaire, par rapport à l'enfant, l'objet. « *On est un couple de confiance, basé sur l'unique intérêt de notre enfant* ». Un couple? Ou un dispositif autour du fantasme de l'enfant/phallus? Le « couple » était-il tentative d'obéir à quelque chose en renonçant au rêve? C'est ce qu'ils disaient, les « couples »: le réel qui use le rêve. Est-ce qu'aujourd'hui le rêve n'est pas en train d'user le réel, l'idée de Réel? Le réel d'une renonciation au paradis perdu? L'androgynie? Nouveauté ou retour au plus qu'ancien? A cette origine pré-

humaine contre laquelle s'est arc-boutée toute législation, tout symbolique ?

N'est-ce pas la bi-sexualité, la pluri-sexualité qui reviennent au galop ? Bigamie, polygamie déguisées, que le Droit Canon avait voulu interdire, on pense à ce qu'a décrit Jean-Louis Rinaldini à Rome, le « patron » qui fait des enfants à sa matrone, pourvu qu'elle n'ait pas d'orgasme le beau-père serait mort de honte, et trouve son plaisir avec des esclaves, de n'importe quel sexe. L'un des esclaves, un enfant, est le *puer delicatus*, qui a l'avantage de lui rappeler son fils, inceste imaginaire, l'honneur est sauf. Si je ne me trompe, on appelait cela la « décadence romaine » ?

Vous avez dit « Hermaphrodites » ? Non pas organiquement, mais du point de vue du choix sexuel, avec organes adaptables : faire l'amour avec un homme ou une femme deviendrait indifférent, sauf que la « femme » n'est que mère, instrumentalisée, avec l'avantage de la « vérité » : elle n'a pas été épousée dans le mensonge du style « je t'aime mais j'aime les hommes, fais-moi un enfant, après on verra ». Certaines en sont mortes, d'avoir été « utilisées », dans la perversion du rapport utilitaire à l'objet. Là, c'est « clair », ELLE « sait ». Aveuglée par son désir d'enfant ? Le phallus/fascinus ? Dans la République française, plus d'esclave, Liberté, Egalité, Fraternité, c'est au nom de l'égalité que chacun va jouer son rôle dans la mise en scène des fantasmes croisés. Autorisés par l'Etat. Qui n'en sait rien, et n'en veut rien savoir.

Un hermaphrodite réel, il y en a un dans la revue Photo de décembre 1981, il/elle s'appelle Eva Robbins. On l'interroge :

- Que pensez-vous de cette idée qui consiste à dire que tout homme a quelque chose de féminin en lui, et vice-versa ?

- Je suis la personne la plus mal placée pour vous répondre.

Elle raconte sa vie difficile, à un moment elle dit : « *Comme tout le monde je sors volontiers, etc. Je ne suis pas complètement morte.* »

Je ne suis pas complètement morte. Est-ce que ce qui nous fait vivant, c'est d'avoir renoncé à « tout le reste », qu'il y ait une limite, sans laquelle on ne peut *ek-sister* ? S'il n'y a plus ce travail du négatif qui nous fait sentir « l'être » :

une rupture, une faille. Sinon, est-ce vivable d'être tout et rien, un grand océan indifférencié, d'avant la genèse, un phallus, imaginaire, mais en phalène, en réalité, la réalité de la mort, psychique ?

Autre séquence, un homosexuel avec mère porteuse : « *Avant, quand on était homo, on disait adieu à la paternité. C'était comme un prix à payer, une castration. Ou bien on se mariait pour les enfants* »

Alors est-ce que ces jeux de rôle ce mettent pas chacun dans la monoparentalité de toute façon, puisque rien n'est plus perdu du fantasme ? Le mythe d'Œdipe ne nous a rien apporté d'autre, en psychanalyse, que la notion d'entame. Une ENTRAVE, c'est tout. Un PAS/TOUT.

Il y a l'argument : que deviennent les enfants nés de parents homosexuels ? Sondage : Guillaume, 18 ans, né d'une insémination avec donneur inconnu, élevé par maman et « marraine », homosexuelles toutes deux. Il est scout, se sent un homme, est reconnaissant au donneur anonyme, son « père ». Il va très bien, dit-il, et ceux qui sont contre ce dispositif, sont vraiment des imbéciles, des gens dégoûtants.

Cela rejoint l'argument-massue : si toutes les familles hétéro rendaient les enfants heureux, on pourrait s'en tenir là, mais ce n'est pas le cas, donc il vaut mieux des parents homo avec lesquels on est heureux. Et si l'enfant dit qu'il est heureux, où est le problème ?

Face à ce bonheur, ce serait vraiment de la goujaterie de venir parler de la barre entre signifiant et signifié, et de l'inconscient. Et les livres comme ceux d'Evelyne Pisier « Une question d'âge », racontant l'envers du décor, la face noire de l'adoption, « *d'ange venu d'ailleurs, la petite fille se transforme en démon. L'adolescente méprise ouvertement sa mère, qui vit en calvaire* » n'entamera pas le beau rêve, et c'est vrai que tout peut rater, absolument tout, donc, autant revisiter ce tout armé du rêve, si puissant. Ce livre a été défini comme une anti-langue de bois par le « Psychologies » de février 2005. Mais la langue de bois n'est-elle pas l'instrument privilégié du tissu de fantasmes qui constitue inévitablement le « politique »...

Que peut dire la psychanalyse de ce « je

vais très bien » ? Que le « masochisme » n'a rien à voir avec le mensonge, le goût de la souffrance, de la manipulation... mais que c'est le réel du nourrisson qui reçoit comme argent comptant tout ce qui lui est infligé, imprimé, ne distinguant ce qui est bon ou mauvais pour lui que de manière confuse, c'est ainsi que le moi associe, d'une colle bien solide, ce qui n'est pas de lui, et même ce qui le fait pâtir, mais qui, étant la seule histoire qui lui soit accordée constitue sa jouissance, le seul « lieu » qui lui appartienne, le topos de la topologie, habitat, habitus, la seule « saveur », appelée jouissance. L'enfant prend ce qui lui est imposé et l'aime. Pour survivre. Cela devient un repère sous forme de chaîne signifiante, et qui tient le sun de symptôme (Συμπτῶμα) au-dessus du ptoma, la chute. Avant d'être un « symptôme », sumptomata est un écroulement, un accident, un malheur.

Des repères dans une chaîne signifiante, pour les enfants d'homosexuels comme pour les enfants d'hétérosexuels. Le masochisme est sur le même mode, même si c'est à propos d'enfants d'hétérosexuels que la théorie freudienne du masochisme a été élaborée.

Est-ce que le « PLUS DE CASTRATION » agit comme un repère nouveau ? Ce qui, psychanalytiquement, se trouve du côté pervers. Polymorphe ? Retour de notre société à l'infantile, grâce à l'Etat qui joue les Nounous ? Entre le « sans entrave » et le « plus de castration », cette sorte de « monoparentalité » psychique évoque quelque chose : la Parthénogénèse. Athéna.

Ce mythe, c'est la naissance d'Athéna, née sans mère, Zeus ayant avalé Métis, l'intelligence, lorsqu'elle était grosse d'Athéna. Il s'était unie à elle, mais, redoutant qu'elle ne donnât le jour à un enfant qui le dépasserait en perfection et en sagesse, il l'a dévorée, a placé le fœtus en son propre sein, puis lui a donné le jour par la tête. Ayant peur de l'intelligence de l'épouse, le maître de l'Olympe va mettre au jour une fille qui ne sera jamais épouse, qui restera fille. Le Pouvoir. Peur de partager le pouvoir.

A la lumière de tout cela l'exigence du « deux » — c'est-à-dire du trois, deux choses séparées par un troisième qui sépare — apparaît comme principe éthique de base, dont l'Œdipe

est une figure entre autres. Sumbollon encore une fois, avec fente au milieu, séparer pour lier, jeu de la bobine, présence/absence, séparation d'avec la Mère. Athéna ne pourra se séparer de sa Mère pour devenir femme, elle n'en a pas, de mère.

Il s'agit de la place de la femme en Grèce, une non-place, nous y reviendrons. Pareil pour Enée, futur fondateur de Rome, lui non plus ne veut pas de la femme.

Dans « *Mythes Généalogiques, Remarques sur l'étude du principe généalogique de P. Legendre* », sous le titre « *Se reproduire, est-ce bien naturel ?* », Jacqueline Boniface cite Legendre : « *Le système généalogique est l'art d'appareiller le sujet pour qu'il marche* », qui montre Enée quittant Troie assiégée par les Grecs, portant sur son dos son père Anchise, tenant la main de son fils Ascagne, tandis que son épouse Créuse les suit à distance.

Retenez, dit Legendre, deux instructions d'Enée, « *que l'épouse s'engage dans mes pas en se tenant à distance.* » Puis à Anchise : « *Toi le géniteur, prends de la main les objets sacrés et les pénates des pères.* » Nous sommes là dans la lignée occidentale, Enée, son père, son fils, avec le soutien les dieux. Et l'épouse à distance.

C'est la peur de la femme comme peur de l'Autre. « *Peur de Créuse*, dit Jacqueline Boniface citant Legendre, comme *un indicible relatif à la femme qui nous paraît bien traduire l'horreur-fascination pour cet Autre qui ne se laisse pas vraiment maîtriser, et à qui on attribue une sorte de pouvoir souterrain, de dangereuse toute puissance* ». Un classique, sur le féminin. Mais qu'en est-il du maternel ? Zeus se veut créateur à part entière, Maternel à lui tout seul. Il a tout dévoré, reste ce produit, qui restera vierge, stérile.

Dans « *Les expériences de Tiresias, le féminin et l'homme grec* », Nicole Loraux explique comment chez les grecs l'exclusion des femmes se fait au nom de L'INCLUSION DU FÉMININ PAR L'HOMME. L'horreur de l'Autre-femme le pousse à refuser le féminin à l'autre qu'est la femme. Il veut se l'approprié entièrement, d'une manière totalitaire. Elle écrit : « *le féminin comme l'objet le plus désiré de l'homme grec* ». Comme on sait, ils étaient

homosexuels.

Elle aussi cite Zeus qui avale sa première épouse, Métis, « prudence avisée », enceinte et proche de son terme. Elle devait enfanter « *un fils qui détronerait son père* », autre version du pouvoir menacé.

« *Et les femmes réelles, écrit Loraux, deviennent le déchet de cette inclusion du féminin par l'homme grec* ».

Alors elle parle des mères effacées (deuil, colère), elle parle d'Hélène, pur fantôme, d'Athéna tout en armure, sorte de « Chevalier inexistant » de Calvino, etc. L'inclusion du féminin, c'est l'absence des femmes. « *Si les hommes se rêvent un intérieur de corps qui soit féminin, les femmes y perdent un corps.* »

Cet extrémisme patrilinéaire s'est exprimé de mille façons tout au long de l'Histoire, « *Apollon, dans les Euménides, disant que la mère n'est qu'un récipient* » etc. Récipient dont Zeus se passe lorsque Athéna jaillit de sa tête toute armée, en poussant un cri de guerre. Avant qu'il n'accouche en public, les sage-femmes, divinités des enfantements, les trois Ilithyes, lui palpent la tête mais aussi le ventre et tout le corps. Zeus enfante seul, c'est une filiation fabriquée et fictive qui exclut les femmes puisqu'elle leur interdit de porter le nom d'Athéna. Athéna, Parthénos, la vierge, qui ne voudra pas être mère, et lorsque Héphaïstos veut la violer sur l'Acropole, elle se débat, le sperme tombe sur sa cuisse, elle l'essuie avec une touffe de laine qu'elle jette sur le sol, et Gaïa la Terre produit Erichonios, déjà petit garçon mais encore enveloppé de langes. Athéna adopte l'enfant. Cette semence sur le sol n'est pas sans conséquence du point de vue idéologique. Dans « *Les enfants d'Athéna* », Nicole Loraux explique qu'Athènes se veut « *autochtone* », c'est-à-dire pur surgissement du sol de la patrie, ce qui est la noblesse même, par Erichonios, fils de la terre. Ce qui dépossède les femmes d'Athènes de leur fonction reproductrice. Il n'y a pas de première Athénienne, il n'y a jamais eu d'Athénienne.

Femme seule encore, Héra qui, lorsqu'elle sera jalouse de la naissance d'Athéna, voudra à son tour procréer seule « *sans union d'amour, par colère et défi lancé à son époux* ». En se promenant dans le jardin de Flore, elle découvre l'Herbe miraculeuse qui permet la parthénogène-

se, met au monde un petit garçon raté, Héphaïstos, le prend par le talon, le lance du haut du ciel, etc. A chaque fois Héra retrouve son « *hébé* », sa virginité.

Dionysos, le dieu fou ou qui fait le fou, couronné de lierre, brandissant le thyrsos et le cathare empli de vin, sort, lui, de la cuisse de Zeus. Zeus s'est uni à Sémélé, la fille du roi de Thèbes, et Sémélé enceinte se vante auprès de ses amies incrédules d'avoir été engrossée par lui. Elle demande à Zeus de se manifester pour en donner la preuve, il accepte, mais elle en est foudroyée. Pour sauver le fœtus, il le loge dans sa cuisse.

Chronos châtre Ouranos avec la serpe donnée par sa mère Gaïa et jette les testicules à la mer. C'est de leur semence écumeuse que naîtra Aphrodite au large de Cythère.

Pour Nicole Loraux « *l'imaginaire de la cité penchée sur ses origines est un immense démenti infligé à la maternité. Les naissances assistées d'Athéna et d'Erichonios remplacent la reproduction sexuée, donc la maternité biologique, par une génitalité fabriquée (gênos alliée à techné) qui déboute les femmes de leur rôle de reproductrices.* » Des vierges qui enfantent grâce à techné.

On a construit l'homme grec, le citoyen grec, on a construit anēr (ἄνθρωπος), mais c'est anēr le seul citoyen, il n'y a pas de « citoyenne », sur les registres, dans les oraisons funèbres etc. Les femmes ne sont pas mentionnées. « *La femme, un mal destiné aux humains* », kakon anthropisi, le Κακόν qu'en sa colère contre Prométhée Zeus a conçu (Théogonie). Et aussi cette semblance, ce piège, ce fléau. Paradoxe pour nous que la « Polis », surtout lorsqu'elle est démocratique, ait été inventé par l'exclusion des femmes, sur l'*andreia*, la virilité, le courage. Quand ils se traitent de « *femme* », c'est une insulte.

La *techné*, aujourd'hui, a encore progressé pour ceux qui ont vu aux informations deux homosexuelles américaines, l'une sur la table du gynécologue, jambes écartées face à la caméra, le médecin lui injectant le produit d'une fécondation artificielle, l'autre lui tenant la main, émue : « *Nous sommes en train de faire notre enfant* ». On pense à Mary Shelley, la mère de Frankenstein. « Ingénieur », in-ge-nos. Légende dit d'Héphaïstos : « *IL N'ENGENDRE PAS, IL*

FABRIQUE! » Héphaïstos emploie dans son atelier des servantes qu'il a forgées dans de l'or et sont capables de se mouvoir, de l'aider dans son travail. Les premiers robots.

Quand il devient possible: qu'un père fasse congeler son sperme au cas où un jour son fils se révélerait stérile, le produit aurait pour père son grand-père, pour grand-père son père, même opération avec des ovocytes à l'intention des filles stériles, mère portant l'enfant de sa fille, peut-être avec donneur anonyme si le mari est stérile, femmes ménopausées portant l'enfant d'une autre femme et de leur mari, femmes homosexuelles demandant une fécondation artificielle avec le sperme d'un homme homosexuel, hommes, et pas seulement transsexuels, réclamant de porter des enfants dans leur corps... la question de la LIMITE se pose. A partir de quoi les comités d'éthique vont dire oui ou non.

Si dans la mythologie grecque le ventre des femmes est dénié, aujourd'hui il est au contraire envié, loué (dans les deux sens). On se penche même à plusieurs sur lui, robot producteur de l'Objet par excellence. Loué par ceux qui ont le Pouvoir, c'est-à-dire l'argent.

Contrairement à Zeus, l'homme – homosexuel — pour l'instant n'enfante ni par le ventre ni par la cuisse, ni par les testicules (possibilité évoquée il y a une vingtaine d'années par les chirurgiens, à ce point que Marco Ferreri, dans un film, a montré Marcello Mastroianni enceint).

Puisqu'aujourd'hui tout est possible et son contraire, parfois se rétablit une sorte de matriarcat autour de la fécondation, comme l'a écrit il y a plusieurs années Michel Francesconi dans son livre « Fécondation in stylo », (Ed. du Ricochet): au lieu d'avoir recours à un donneur anonyme, une femme qui ne peut avoir d'enfant de son mari stérile demande à un homme de lui faire un enfant. Un homme marié, un père, c'est sa photo en père qui conditionne le choix. Il refuse, mais c'est sa propre épouse à la fin qui va promettre à l'héroïne que son mari lui fera l'enfant. Encore une fois, mise dans le réel de ce qui a toujours existé dans le fantasme: il y a foule, dans une copulation. Toutes sortes de désirs mêlés, et toute une famille symbolique, les générations. Mais cela restait de l'ordre du fantasme inconscient.

L'homme refuse parce que, dit-il, le pénis,

c'est son épouse Agnès qui l'a gardé. Il se refuse à être « l'instrument », l'objet d'une femme, et se réfugie dans le giron de son épouse.

Pour Freud, qui, à certains moments, ne savait pas ce qu'était une femme, (Monique Schneider nous apporte dans ce même séminaire d'autres moments où Freud en sait plus que tout le monde) à certains moments, il n'y avait que des mères: « Seul le rapport au fils apporte à la mère une satisfaction illimitée. » Et que « c'est la plus parfaite, la plus facilement libre d'ambivalence de toutes les relations humaines. Même un mariage n'est pas assuré avant que la femme ne soit parvenue à faire du mari aussi son enfant et à se comporter vis-à-vis de lui en mère » (« Freud, La féminité, Nouvelles conférences d'introduction à la Psychanalyse »).

L'intéressant c'est que dans « Fécondation in stylo », avant de dire non, l'homme était tombé amoureux par correspondance, Evelyne l'avait réveillé, il avait été d'accord, ce serait une famille à géométrie variable, demi-beaux-pères, quarts de frères, etc. « Tout est possible, lui avait dit Evelyne, tout est terriblement possible. » C'est affaire de « risque de la vie », et tous les enfants, quel que soit l'ordre ou le désordre de leur naissance, sont, à égalité, « des bombes à retardement. » Et lorsque l'épouse, Agnès, avait découvert par hasard l'échange de lettres, son époux était redevenu un inconnu. Elle croyait connaître, il lui échappait.

Les deux femmes vont opérer un déshabillage psychologique de l'homme, elles prennent le pouvoir, comme dans le matriarcat, avec ce côté pervers, comme dans Lol V. Stein (pervers ou psychotique), que la « légitime » soit convaincue par les arguments de l'autre femme. C'est plus que de la connivence des femmes, ce serait plutôt une identification homosexuelle, comme une vengeance, il est leur proie, toutes deux exaspérées par ses préciosités.

Dans la question du ventre envié, haï, aujourd'hui « loué », dans les deux sens, « Les blessures symboliques » de Bruno Bettelheim semblent importantes, en tant aussi qu'il apporte le pendant à la théorie freudienne de la castration. Que le père envie le fils d'être plus éloigné que lui de la mort lui donne le désir inconscient de le diminuer. Ce qui crée chez le fils la peur d'être castré par lui. Mais ne recouvre pas tout à

fait le rituel de circoncision, subincision etc., destiné à faire intégrer le renoncement à la toute-puissance.

Mais Bettelheim vient dire que c'est la mère qui accomplissait les rituels d'entame, de renonciation, le sacrifice de la totalité. Et il a recherché la trace de rites ancestraux parce que les schizophrènes de l'Orthogenic School Sonia Shankmann de l'Université de Chicago en avaient réinventé sous ses yeux au moment de la puberté, « *scarifications, etc. efforts frénétiques pour reprendre le contrôle rationnel, par du symbolique, je dis, de forces pulsionnelles irrationnelles, comme pour maîtriser son envie de l'autre sexe, pour l'avoir et l'être, ce sexe, et non le séduire et y goûter, par l'autre, pour s'adapter au rôle social prescrit et renoncer aux plaisirs pré-génitaux et infantiles.* »

Il a écrit que ses malades garçons et filles lui avaient appris des choses, parce que « *les schizophrènes refusent de s'adapter aux demandes de l'homme occidental contemporain* » et dévoilent mieux les besoins profonds, archaïques. « *Il est à peine besoin d'apporter la preuve que les hommes sont terrifiés par le pouvoir de procréation des femmes, qu'ils désirent y participer et que ces deux sentiments se retrouvent aisément dans la société occidentale.* » Pour les poètes c'est la source de la création.

« *Mon but était de montrer que certaines sociétés sans écriture, loin de nous être inférieures à cet égard, sont allées spontanément de l'expérience négative de la crainte à l'expérience positive – celle qui consiste à maîtriser une telle crainte – en essayant de faire leur le pouvoir des femmes* ».

Il évoque le transvestisme, fréquent, chez les Indiens des Plaines par exemple, et que dans le monde moderne, les hommes, en vertu de la supériorité patriarcale qui les met au faîte de la société, doivent réprimer leur envie des possibilités créatrices du rôle féminin, à la fois incontestables et si simples, alors que les femmes sont beaucoup plus libres d'exprimer leur envie des accessoires mâles et des rôles masculins.

Dans le premier chapitre intitulé « *Une vieille énigme* » : « *La circoncision, jouant un rôle de premier plan dans de multiples cérémonies d'initiation, est l'une des coutumes humaines les plus répandues. Seuls les peuples*

indo-germaniques, les Mongols, et le groupe finno-ougrien paraissent avoir ignoré cette pratique jusqu'aux temps modernes ». (M.F. Ashley-Montagu, *Ritual mutilation Among Primitive Peoples*) 1946 (p. 16)

Lier le groupe tout en séparant l'initié, le jeune qui va accéder au statut d'adulte. Un « individu » étant, comme le mot l'indique, un *indivis*, séparé maintenant. Dans des tribus australiennes, via messieurs Spencer et Guillen, circoncision, ou subincision, ou arrachage de dent.

Et c'est là que Bettelheim n'est pas d'accord avec Freud sur l'interprétation des cérémonies qui s'expliqueraient « *par la jalousie du père à l'égard de ses fils : le but visé étant de créer l'angoisse sexuelle (angoisse de castration) et d'assurer le tabou de l'inceste.* »

Bettelheim soutient que c'est plus archaïque encore, et qu'un sexe éprouve de l'envie à l'égard des organes sexuels et des fonctions de l'autre sexe. Freud avait parlé de bisexualité. Mais, remarque Bettelheim, les rites d'initiation se faisaient à la puberté, époque justement où se fait, dans l'éprouvé du corps, une différenciation sexuelle.

D'après Bettelheim, un certain Zilboorg a saisi que le véritable rôle biologique et psychosociologique de la femme n'a pas été entièrement compris par la psychanalyse, que Freud a été gêné par ses préjugés masculins. « *Si on est déterminé à ne pas négliger chez l'homme la part importante de féminité qui, jusqu'ici a été considérée comme essentiellement et indubitablement virile, et si nous avons à l'esprit l'envie fondamentale que les hommes portent aux femmes, je suis convaincu que les observations cliniques s'enrichiront d'un nouveau matériel encore obscurci par des préjugés androcentriques* »

Bettelheim s'écarte de l'idée du chef-de-la-horde castrateur, il va chercher son hypothèse chez Neumann (*The Great Mother*, 1955) : « *Si nous recherchons les conditions psychologiques qui ont donné naissance à l'initiation des adolescents, aux divers rites secrets et à la ségrégation, nous ne trouvons rien de comparable dans le développement mâle normal. Par contre, avec l'apparition mystérieuse de la menstruation, de la grossesse et le dangereux épisode de l'enfantement, il est indispensable que la femme sans*

expérience soit initiée par celles qui sont informées de ces sujets. La ségrégation mensuelle dans l'enceinte féminine sacrée (c'est-à-dire tabou) est simplement la suite logique de l'initiation faite en ce même lieu, au moment de la première menstruation. »

La conception de Neumann repose sur le raisonnement suivant : « *L'enceinte initiale sacrée des temps primitifs était probablement celle où les femmes accouchaient* », ce qui devient le centre des cultes consacrés à la Grande Déesse, de la naissance, de la fécondité, de la mort. A Maleluka, le nom d'« *enclos de la naissance* » désigne à la fois la clôture à l'intérieur de laquelle les femmes accouchent et celle qui entoure le site où sont célébrés les mystères mâles de la re-naissance.

La circoncision, à ce moment-là, « *qui se retrouve dans nombre de mythes de sociétés sans écriture de notre temps* », écrit Bettelheim en 54, d'après ces mythes, « *fut imposée aux hommes par les femmes, chez les Kikuyu de l'ouest de l'Afrique, les garçons venant d'être circoncis extériorisent le sentiment de vengeance des hommes contre les femmes, ils forment des groupes de 15 ou 20 et attaquent des vieilles femmes qu'ils violent et finissent par tuer* ». (Chazac, « La religion des Kikuyu », *Antropos* V, 1910, p. 317)

Ces rites auraient pu être des offrandes sacrificielles aux images maternelles. Spencer et Gillen (et d'autres auteurs) ont rapporté de nombreux exemples où les initiés faisaient don aux femmes de leur prépuce, de leur sang ou de leurs dents. Chez les Arunta de l'ouest, le prépuce est offert à une sœur du novice qui le fait sécher, le barbouille d'ocre rouge et le porte suspendu à son cou. Beaucoup de rituels suivent, de ce type, liés à la mère, et l'on pense évidemment, à quelque chose d'encore plus extrême, Attis et les prêtres de Cybèle se castrant réellement. Mais chez les Adnjamatana de l'Australie du sud, l'initiateur de la circoncision est un oiseau mi-humain, Jurijurilja, l'un des ancêtres totémiques. Ce qui fait penser à une offrande à la Nature, donc une reconnaissance du Réel en tant que force obscure. Le trou dans le réel lacanien n'en est pas loin.

La subincision rend les hommes sembla-

bles aux femmes, du gland à la racine du scrotum, elle laisse béante la partie inférieure de l'urètre pénien, technique universellement pratiquée dans les tribus de l'Australie centrale. Après l'intervention, les hommes urinent accroupis, comme les femmes. Chez les Pilaga, les hommes urinent debout dans la forêt, accroupis dans le village, et les femmes, debout. Par contre dans la plupart des sociétés, c'est la différence de position qui marque la différence sexuelle. Chez les Arunta, circoncision et subincision s'additionnent. En tout cas c'est dirigé vers les femmes, la mère mythique. Ils jettent des écorces vers les femmes, des boomerang. Rituels de séparation d'avec la mère. Roheim a observé un rituel de subincision où, lorsque le sang s'échappe du trou, ils l'appellent « vagin » ou pénis-matrice. Ils s'offrent un vagin artificiel pour compenser le manque d'un vagin réel (Geza Roheim, *The Symbolism of Subincision, The American Imago*, VI, 1949, p. 321). Le sang qui jaillit du pénis est appelé « femme » ou « lait ». C'est aussi ce que dit Bryk, les cérémonies d'initiation changent les garçons en femmes ou plutôt en hommes-femmes, ce qu'on peut voir aujourd'hui dans le travestissement, ou, sublimé, chez le peintre Molinier. C'est que là, le sang menstruel, et son équivalent le sang de la subincision, ont des pouvoirs magiques, on en enduisait des poteaux de cérémonie. Alors que le sang menstruel des filles était réputé détruire les moissons. L'inclusion du féminin dont parle Loraux chez l'homme grec n'était pas une invention récente.

Par la « couvade », le père va s'occuper du bébé pendant que la femme retourne travailler. Il s'installe dans son hamac, ne mange plus de viande mais une claire bouillie de manioc. Il ne fume pas, ne se lave pas, ne touche pas une arme. Les femmes de la tribu le nourrissent.

Le transvestisme, en Nouvelle-Guinée, est un échange de vêtements entre les sexes (135). L'idée, chez les Africains de l'Est, c'est : « *nous sommes maintenant matures et pouvons montrer notre capacité sexuelle autant que le font les femmes enceintes*. » Quant aux schizophrènes, dit Bettelheim, ils veulent être enceints.

L'hypothèse de Chadwick, c'est que les hommes auraient créé des sociétés plus vastes par désespoir, malgré la manipulation magique de leurs organes génitaux, de ne pouvoir mettre

un enfant au monde. C'est la déception de ne pouvoir procréer qui les aurait conduits à la création intellectuelle. Chez les australiens Kunapipi, à l'origine les hommes n'avaient rien, ni objets sacrés, ni cérémonies, ils les ont volés aux femmes. Jusqu'en Grèce où, dans des sociétés secrètes, on débatta de choses que doivent ignorer les femmes. Les hommes *chaga* prétendent que, lors de leur initiation, leur anus est fermé pour toujours, ils vont donc se cacher : c'est pour imiter la grossesse, où plus aucun sang ne sort du ventre. C'est une cérémonie qui a pour but de rendre les hommes en mesure d'enfanter. Entre la circoncision et le bouchon : neuf mois.

Belles démonstrations d'un Symbolique venant organiser le fantasme. Et le matriarcat n'est pas étranger au « transport » de la fonction dite « paternelle » parce que, si la femme enfante, les hommes dépassant leur envie de faire de même créent – de toutes pièces — un autre rôle, ils deviennent porteurs non plus du phallus comme organe de la génération, mais d'un autre phallus, séparateur, cette fois, celui qui les a vraiment séparés du maternel qu'ils voulaient incarner. Ce n'est plus « la » génération, mais « les » générations, une fonction qui autorise l'existence de l'autre. La fonction paternelle qui offre de l'avenir. Dans le cas des anorexiques, cette absence de fonction-là est cruelle, et manifeste.

A ce moment patriarcat et matriarcat, également « structures élémentaires de la parenté », sont tout aussi symboligènes, mais tout aussi porteurs de Pouvoirs. Rêver de matriarcat pour éviter les désastres de la tyrannie patriarcale est à mon sens illusoire. Le matriarcat étant Pouvoir des mères est castrateur, pas seulement de manière symbolique, c'est une autre forme de « phallogénère », c'est le pouvoir du Ventre. Le phallus de la « génération ». Le phallus alors devient l'enfant, l'enfant comme phallus de la mère, et ce matriarcat-là existe dans les familles de civilisation patriarcale, dans le réel de la relation mère/enfant. La toute-puissance maternelle, même si elle n'est pas institutionnalisée.

Donc si le « patriarcat/monothéiste » est meurtrier, c'est parce qu'il est incarné par des humains ambivalents qui ne se cantonnent pas à la position ascétique du Symbolique, pour retomber dans la toute-puissance imaginaire.

Pareil pour le matriarcat.

Le pays des « ma », « ma ananda mayi » etc., l'Inde, dans le foyer voit les mères, les belle-mères, tuer leurs belles-filles pour la dot, etc.

Si l'oubli du symbolique, la prétention à tout gérer dans le réel, dans le déni du sexe, de la sexualité, dans les structures de la parenté à la carte, selon les besoins pulsionnels de « sans entrave » et de « plus de castration », se généralise, certaines transgressions pourront peut-être rendre la clavicule très malade au sens archaïque, la structure, ce qui tient, et cela peut nous échapper grandement, comme un boomerang.

Et la Psychanalyse ? Elle ne peut être hétéronormative. Elle est là pour permettre à tout patient de répondre à sa propre question sur son rapport à tout ce qui vient d'être évoqué, son rapport à la question du sexe. C'est de l'intime. Ce n'est qu'en tant que citoyen que l'analyste a à avoir une préférence pour certains arrangements, pas pour d'autres. Ceci est la règle d'abstinence, la vacuité nécessaire pour l'accueil d'un autre qui va travailler sa position dans la civilisation.

Là où cela se complique, c'est le « point aveugle » de l'analyste, son « désir ». Son rapport à une civilisation, sa propre histoire, constituent ce désir. Ce désir est limité par l'insupportabilité de l'Autre (autre), un trop grand écart entre le traitement dans le transfert, accueil/pose de l'interdit, coupure, et son propre choix éthique. Cela n'est pas nouveau, est à retravailler sans cesse, par l'analyste. Il faut qu'il reste non-normateur pour être analyste, en connaissant sa propre limite.

Oui Freud et Lacan ont analysé des gens d'une certaine civilisation et pas d'une autre. Ce qui ne veut pas dire qu'ils adhéraient à ces « cultures ». Mais il fallait bien qu'ils puissent vivre/avec pour rester à leur poste tout en permettant à leurs patients d'arriver à faire/avec, eux aussi. Il y a une vingtaine d'années, dans un journal, Françoise Gorog raconta à Judith Miller un moment de son analyse avec Lacan : « *Devant un ennui qui me tourmentait, il (Lacan) me dit : C'est la condition féminine. Le féminisme battait son plein. Je suis sortie rassérénée sans bien savoir pourquoi, c'est bien entendu après que j'aie entendu le terme « condition » comme dési-*

gnant la condition du désir. »

Ce « *sans bien savoir pourquoi* » est sans doute la spécificité de la psychanalyse, et céder là-dessus pour se faire ardent analyste des « *conditions* » du réel, c'est changer de champ, se tromper, tomber dans l'illusion.

Jouer, avec un grand sérieux, dans le champ de l'illusion, savoir que c'est illusoire mais y aller quand même, c'est le Politique, et c'est très bien. Mais il faut savoir d'où l'on parle. En parlant de la condition du désir, Françoise Gorog a bien entendu que, de cette position de la femme qui a été d'être la cible de « *l'horreur-fascination pour cet Autre qui ne se laisse pas vraiment maîtriser, et à qui on attribue une sorte de pouvoir souterrain, de dangereuse toute puissance* », on peut en modifier les « *arrangements* » dans le concret du quotidien, avec des quotas, le droit de vote etc., mais que dans l'in-

conscient des masses, cela n'est pas près de changer, parce que c'est le Réel de la créature humaine, avec vagin et pénis, avec fantasme à l'appui, avec terreur pour la mort, qui commande, et que, pour une femme, la « *maternisation* » généralisée dont le bénéfice, la vraie révolution, seront au profit de l'homme qui va, enfin, l'obtenir son phallus : l'autre-sexe, via l'enfant... cela risque d'être... encore PIRE.

Qu'est-ce que la pulsion de mort ? C'est de calmer l'excitation par la satisfaction, pour en arriver à l'inanimé. Satisfaction tous azimuts, pour, surtout, ne plus être susceptible de ressentir le manque. « *Stay hungry* », disait le cinéaste Rafelson dans les années soixante. Quand plus rien ne manquera, « *je ne suis pas complètement morte* », dira le clone d'Eva Robbins, reproduite à des millions d'exemplaires. Ou... PIRE

